

Cette fois-ci notre charge est un peu lourde: nous avons à rendre compte de trois ouvrages lyriques: le *Housard de Berchini* [*Le Houzard de Berchini*], de M. Adolphe Adam; *Deucalion et Pyrrha*, de M. Monfort, et les *Lavandières de Santarem*, de M. Gevaërt [Gevaert]. Le plus important de ces ouvrages est le dernier; c'est donc par celui-là que nous commencerons; d'ailleurs M. Gevaërt [Gevaert] est étranger: on peut bien lui faire la politesse de le laisser passer avant ses confrères.

Le poème des *Lavandières* est de MM. Dennery et Granger [Grangé], deux auteurs en renom, deux faiseurs habiles, qui, cette fois, se sont complètement trompés. Le sujet de leur pièce, avec toutes ses péripéties dramatiques et drolatiques, m'a rappelé le récit de Patachon et celui de Giraffier dans les *Deux Aveugles*, paroles de Moinaux, musique d'Offenbach. – *Le jeune prince m'attendait...* – Ce jeune prince est le roi de Portugal, monarque, très-ennuyé et très-ennuyeux, de mœurs passablement équivoques, et faisant faire à l'un de ses favoris un fort vilain métier. Pendant une promenade mélancolique à travers les allées de son parc, il a heurté de son pied royal un médaillon renfermant le portrait d'une jeune fille. Cette jeune fille est d'une beauté merveilleuse, et le roi, qui en devient subitement amoureux, envoie son courtisan le plus intime, fort habile dans ces sortes d'expéditions, à la recherche de l'original. La belle inconnue vient se prendre d'elle-même aux filets de l'ambassadeur, qui la conduira, bon gré mal gré, dans le boudoir le plus coquet et le plus parfumé de son maître: *Le jeune prince l'attendait...* Margarida (c'est le nom de la jeune personne) ne tarde pas à s'apercevoir que son innocence court des dangers sérieux: elle prend un bougeoir, met le feu à // 108 // l'appartement et s'enfuit en se frayant un passage à travers les flammes. Il est fâcheux que cet incident ait lieu dans la coulisse; il y avait là le sujet d'un tableau plein d'intérêt et de mouvement. Le roi apprend qu'il a pour rival un soldat de ses gardes du nom de Manoël; sa première pensée est de le faire fusiller; mais Manoël, désertant les drapeaux la veille de la bataille, pour venir au secours de Margarida, évite un crime à son souverain. L'entrevue des deux amoureux se passe en questions fort délicates d'une part, et en justifications tout à fait satisfaisantes d'une autre. Sa Majesté, qui ne se tient pas pour incendiée, vient troubler l'entretien, et, au moment où elle s'approche de Margarida, Manoël croise la baïonnette, et lui dit, comme le grenadier de Charlet à Napoléon: « *On ne passe pas, quand même vous seriez le roi de Portugal.* » Grande colère du monarque, qui appelle ses sbires, et fait empoigner Manoël. Qui donc sauvera Margarida du nouveau péril qui la menace? – Voici maintenant l'histoire du médaillon: Don Ruiz Gomez (le nom ne fait rien à l'affaire), grand d'Espagne, revêtu des insignes de la Toison d'or, s'est mésallié; il a épousé une jeune lavandière du village de Santarem, de laquelle il a eu une fille. La mère, connaissant toutes les séductions de la cour, exige que son enfant soit lavandière comme elle. Un jour Margarida (à quoi bon prolonger plus longtemps le mystère?) rencontre sur son chemin un jeune peintre, qui, après l'avoir saluée courtoisement, lui demande la permission de faire son portrait. L'artiste regarde attentivement son joli modèle et lui dit: « *J'aperçois dans votre oeil comme un reflet du brillant avenir qui vous est réservé.* » Paroles prophétiques qui troublent le cœur de Margarida, et auxquelles elle songe plus d'une fois en battant son linge. Don Ruiz Gomez verse de douces larmes en recevant l'image de sa fille adorée; puis il perd le médaillon, et vous savez le reste. Au troisième acte, Margarida a pris son rang à la cour: elle est sous la protection de son père. L'arrêt qui condamne Manoël vient d'être rendu: *Ses jours sont menacés! ah! je dois l'y soustraire...* Et Margarida court se jeter aux pieds du roi qui accorde la grâce du coupable. Nous n'avons pas parlé du rôle épisodique d'un petit colonel de seize ans, dont les évolutions sont assez amusantes, ni du personnage burlesque de Diego, l'aubergiste auquel on fait croire que sa femme a été enlevée pour servir en qualité de nourrice dans le palais du roi, et qui reçoit comme fiche de consolation, le titre de capitaine des chiens de Sa Majesté; nous n'avons pas parlé non plus des fines plaisanteries que les auteurs ont mises dans la bouche du bonhomme au sujet dès

maris trompés et des enfants en sevrage; M. Dennery ne dit rien des biberons Darbo, et c'est vraiment dommage: le public paraissait tout disposé à lui pardonner cet anachronisme.

Je ne m'étonne pas que M. Gevaërt [Gevaert], qui est un musicien de beaucoup de talent, ait pu mettre en musique un pareil tissu de trivialités et de platitudes. Et d'abord, pourquoi ce titre, les *Lavandières de Santarem*, que rien // 109 // ne justifie d'une manière suffisante? Je m'attendais au moins à un morceau d'ensemble dans lequel les battoirs de ces dames auraient marqué le rythme, et qui aurait donné au compositeur l'occasion d'écrire une belle page de musique imitative. Au lieu de cela, nous avons eu un joli boléro, que mesdames des chœurs accompagnent d'une pantomime fort gracieuse; peut-être n'avons-nous rien perdu au change.

A propos au *Billet de Marguerite*, on a du dire à M. Gevaërt [Gevaert] qu'il manquait un peu d'originalité, et l'on sent, dans l'œuvre nouvelle, que le musicien s'est préoccupé de prévenir le retour d'un semblable reproche. M. Gevaërt [Gevaert] doit savoir cependant que l'originalité ne s'acquiert pas, pas plus que l'esprit, pas plus que la couleur en peinture. A défaut du mérite d'être original, il lui en reste bien d'autres, et plus d'un musicien fameux pourrait envier à M. Gevaërt [Gevaert] les éminentes qualités qu'il possède: la richesse de ses harmonies, l'élégance de ses accompagnements et tous les donnants détails de son orchestre. Cette préoccupation que nous avons remarquée chez M. Gevaërt [Gevaert], de viser à l'originalité, l'a fait s'embrouiller dans un dédale de modulations dont le chanteur a de la peine à sortir; elle a donné parfois à sa mélodie une allure contournée et des formes bizarres auxquelles l'oreille la moins chatouilleuse ne saurait s'habituer; Il en résulte une absence de style, un défaut d'unité que les moins exercés ont pu relever, et que le jeune musicien nous pardonnera de lui signaler en faveur de notre sympathie pour lui, de notre admiration pour son beau et rigoureux talent.

Il y a une phrase délicieuse dans le duo que Margarida et Manoël chantent au premier acte: *A la cour, à la cour!* Les paroles de la romance de Margarida: *Je suis heureuse, bien heureuse*, contrastent avec les sentiments de la jeune fille, et le compositeur a très-habilement rendu ce contraste: les notes plaintives des violoncelles ajoutent à la mélancolie du chant. Nous aimons moins l'accompagnement de la seconde romance que Margarida chante à son père, et dont la mélodie est fort belle: cet accompagnement, exécuté par les violoncelles en sourdines, divisés, avec tenues de clarinettes dans le grave, a quelque chose de lugubre et de solennel que la situation ne comporte nullement. L'air de Diego a un caractère bouffe bien dessiné, mais il rappelle un peu trop les couplets que chantait Colson dans le *Billet de Marguerite*. C'est la même coupe et le même rythme. La marche des soldats, dont le motif sert de péroration à l'ouverture, termine le premier acte et reparaît à la fin de l'ouvrage, à part une légère réminiscence, qui n'a échappé à personne, est un morceau bien fait, plein d'ampleur et de franchise; la disposition des voix y est on ne peut mieux entendre. Margarida, endormie sous un bosquet, est réveillée par un chœur de jeunes filles qui a beaucoup de fraîcheur et de grâce; la scène du duel entre Manoël et l'émissaire du roi est parfaitement rendue; les airs du ballet sont charmants et d'une cou- // 110 // leur [couleur] tout à fait espagnole; on voit que M. Gevaërt [Gevaert] s'est inspiré dans le pays même, et que les souvenirs de son voyage en Andalousie n'ont pas été perdus. Nous avons omis de signaler un piquant détail dans l'air que chante Diego, le nouveau capitaine des chiens de Sa Majesté: c'est cette note répétée par le cor et imitant l'aboïement de la meute. Ajoutons aux morceaux que nous venons de citer, un excellent quatuor et un trio d'une remarquable facture. Le roi chante son ennui sur le mode mineur avec une voix à porter le diable en terre. C'est vraiment bien de la bonté à M. Marchot d'avoir accepté un aussi triste rôle.

M^{me} Lauters, dans les notes graves, appuie trop sur les syllabes muettes, et elle

prononce les *e* comme des *o*. Elle a joué le rôle de Margarida avec beaucoup de naturel et de distinction; son admirable voix, si belle, si pure et si étendue, a électrisé la salle, qui a jeté toutes ses fleurs à la jeune et jolie cantatrice. Le ténor Dulaurens a du goût et de la méthode, mais, par moments, il force trop la voix; on dirait qu'il a peur de ne pas dominer l'orchestre. Je conçois à peu près la crainte de cet aimable artiste, mais elle me semble pourtant exagérée. Prilleux est suffisamment comique dans le personnage de Diego; Grignon a dans son maintien toute la noblesse, toute la dignité d'un véritable hidalgo. L'orchestre, vaillamment conduit par M. Deloffre, a fonctionné avec un ensemble très-remarquable.

Si jamais œuvre musicale a réussi en dépit d'un mauvais poème, c'est assurément celle des *Lavandières de Santarem*. M. Gevaert [Gevaert] partagera sans doute ses droits d'auteur, mais il peut garder pour lui la part du succès tout entière.

M. Pellegrin n'est pas responsable de l'échec subi par un poème qu'il n'a pas reçu: mais cet échec le fera tenir sur ses gardes et diminuera peut-être les vellétés qu'il paraît avoir de nommer fournisseurs ordinaires de sa maison des librettistes dont je ne conteste pas le talent, mais qui ne savent pas assez résister à la tentation d'écouler leurs *ours*, de retaper de vieilles idées et de refaire dix fois la même pièce.

REVUE FRANCAISE, 1 novembre 1855, pp. 107-110.

Journal Title:	REVUE FRANCAISE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	
Calendar Date:	1 November 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME III
Year:	PREMIÈRE ANNÉE
Series:	None
Issue:	Octobre-Décembre 1855
Livraison:	1 ^{er} Novembre 1855
Pagination:	107-110
Title of Article:	Chronique Musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	E. REYER
Pseudonym:	None
Author:	Ernest Reyer [Rey]
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None